

1

Greenville, Mississippi, 1952

Je fermai les yeux sur la balancelle, me laissant porter par la brise automnale. Je me rappelais les chaudes soirées de fin d'été quand j'étais petite, où Granny me racontait des histoires tandis que je m'endormais au gré du balancement. Elle m'avait fait rire. Elle m'avait fait pleurer. Elle avait l'art de conter toutes sortes d'histoires. J'avais tant rêvé grâce à elle, en regardant les étoiles dans le ciel.

C'était fini.

Je n'entendrais plus jamais sa voix. Je ne la sentirais plus poser ses mains ridées contre mes joues, me demandant de sa voix calme : « Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite Joyce ? Pourquoi cet air si triste sur ton visage ? » Ma gorge se serra à cette pensée. Granny était partie paisiblement retrouver les anges à l'aube. Elle avait été très malade ces derniers mois et la seule consolation que je trouvais, en ce soir bien triste, était qu'à présent elle ne souffrirait plus. Elle veillerait sur nous du haut de son nuage. Sans doute râlerait-elle quand elle nous verrait faire des bêtises, mais elle garderait toujours sur

nous son regard protecteur. Car elle était ainsi Granny, toujours à nous taper sur les doigts dès qu'elle voyait l'ombre d'une idiotie, mais toujours à nous ouvrir grands ses bras pour un câlin improvisé. Avant de nous quitter, elle avait allégé sa conscience et elle était partie en paix. La mienne, quant à elle, s'était trouvée alourdie par ce douloureux secret de famille.

Je rouvris les yeux en sentant quelqu'un s'installer sur la balancelle, à mes côtés. C'était Grace, qui me souriait un petit peu. Grace avait été la cousine que je pensais avoir depuis mon enfance. Celle avec qui j'avais fait les quatre cents coups. Combien de fois nous étions-nous cachées sous les draps avec une lampe torche, les soirs de vacances scolaires, pour nous raconter nos secrets respectifs ? À présent, elle m'apparaissait comme une parfaite étrangère. Certes, elle avait les mêmes cheveux noirs crépus que moi, mais mes yeux clairs contrastaient avec les siens, si sombres. Tout comme ma peau, qui était plus pâle que la sienne. Elle posa sa main sur la mienne en la serrant légèrement pour m'apporter du réconfort. Elle percevait le tourment qui m'emportait de plus en plus, au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient.

— Parle-moi Joyce... Je t'en prie. Tu es muette depuis hier soir, me dit-elle d'une voix douce.

Je n'avais pas ouvert la bouche depuis l'affreuse vérité. J'étais en état de choc. Toute ma vie venait de s'écrouler en une fraction de seconde. J'espérais être encore plongée dans un horrible cauchemar, et que j'allais me réveiller en nage avant de soupirer de soulagement, constatant que c'était bien les murs de ma chambre qui

m'entouraient. Je me traiterais alors d'imbécile et je finirais par me rendormir paisiblement. Je voulais que ce soit un mauvais tour de mon imagination, et que ma grand-mère soit encore parmi nous. Cette maladie n'aurait jamais existé, et elle serait en train de nous cuisiner un fabuleux *jambalaya* pour le dîner. Je serais un membre de cette famille à part entière. Or, ce n'était pas le cas. Je vivais dans une réalité difficile à supporter.

Grace serra plus fort son étreinte pour me faire réagir, mais je restai de marbre et muette. Je ne voulais pas en parler car je ne le pouvais tout simplement pas. Je me sentais détruite de l'intérieur et personne ne pouvait comprendre l'immense douleur que je ressentais. Toute ma vie venait d'être balayée comme une vulgaire poussière. Un cyclone venait de frapper mon existence en plein vol. Un beau mensonge s'était construit pendant une vingtaine d'années. Moi qui pensais tout savoir de ma vie, je me retrouvais sans le moindre repère. J'étais déboussolée et ma gorge se serrait d'angoisse. J'avais l'impression d'être une simple spectatrice de l'existence qui se dessinait autour de moi. Personne ne pouvait savoir ce que je ressentais. Personne.

Je percevais au loin le soleil qui commençait à se coucher, descendant derrière les champs de maïs. Le ciel prenait une belle teinte orangée, et la chaleur de la journée commençait à se faire moins étouffante. Une envolée d'oiseaux traversa le ciel. Le petit canari jaune dans la cage sous le porche se mit à piailler. Ce bruit me fit relever la tête. Qui allait s'occuper de Birdie, à présent ? Cet oiseau n'avait jamais quitté Granny. Il ne restait jamais dans sa cage. Il accompagnait ma grand-

mère partout dans la maison. Ils étaient si proches l'un de l'autre que lui aussi devait avoir le cœur brisé par cette mort prématurée.

Je sentis un frôlement près de moi et je baissai les yeux. Grace avait retiré sa main de la mienne pour déposer une carte postale sur mes genoux.

— Granny voulait que tu l'aies. Elle disait que cela t'aiderait en temps voulu.

Sur le coup, je ne savais pas quoi en penser. J'avais l'impression que l'on venait de m'asséner un nouveau coup de couteau en plein cœur. Je me rendais compte que tout avait été programmé depuis le départ et que j'avais été une pauvre ignorante dans toute cette histoire. Je me sentais doublement trahie. La chaleur me monta aux joues et je sentis mon cœur s'accélérer et cogner contre ma poitrine. Je commençais à être en colère. Je pris la carte postale entre mes mains, l'arrachant de celles de Grace, et la contemplai en fronçant les sourcils. Le vieux carré français de La Nouvelle-Orléans était représenté en noir et blanc. C'était plus précisément une rue avec des maisons à plusieurs étages. Rien qu'en observant l'image, j'avais l'impression d'entendre le jazz et le blues dans mes oreilles. J'avais une envie subite d'aller prendre mon saxophone et de jouer quelques airs dans la grange de Grand'Pa. J'étais passionnée de musique depuis toute petite. Granny avait travaillé dur pour m'offrir mon premier instrument à l'âge de cinq ans. Elle m'avait toujours répété que j'avais la musique dans le sang. À y réfléchir, cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille : personne dans la famille ne jouait d'un instrument de musique.

Mes mains tremblèrent légèrement, à cause de ma nervosité.

— Le savais-tu ? demandai-je en murmurant, les yeux fixés sur la carte postale.

— Joyce...

— Depuis quand le savais-tu, Grace ?! Vous le saviez tous ?!

— Nous avons promis à Granny de ne rien dire...

— Vous vous êtes tous moqués de moi ! Pendant des années ! clamai-je, furieuse, en me levant et en laissant tomber la carte postale sur le sol.

— Non, Joyce ! Je te le jure ! Tu es un membre à part entière de notre famille !

— Arrête ! Lui ordonnai-je d'une voix tranchante. J'avais bien remarqué le regard de ta mère sur moi ! À présent, je comprends !

Le brouillard dans lequel j'étais enveloppée depuis la révélation de Granny se dissipait au fur et à mesure que les heures passaient. La mère de Grace ne m'avait jamais aimée et me jetait toujours un regard en coin plein de colère et de haine. Petite, quand je lui faisais un compliment sur sa façon de s'habiller, elle me regardait comme si j'étais une sorte d'insecte un peu répugnant, puis m'ordonnait d'aller voir ailleurs et de me faire oublier. Granny m'avait toujours dit que sa fille était en deuil depuis ma naissance. Elle était si proche de ma mère qu'elle ne supportait pas son absence, et je lui rappelais sans cesse cette sœur disparue trop tôt. Ma mère était décédée en me mettant au monde et mon père était un voyou qui ne m'avait pas reconnue. Tout cela venait cependant de voler en éclats, et je me demandais s'il y avait un tant soit peu de vérité dans toute cette histoire.

Est-ce qu'au final je m'appelais réellement Joyce ? Le cœur lourd, j'annonçai soudain à Grace que j'allais me coucher. Je me levai en laissant tomber la carte postale sur la balancelle. Elle voulut m'empêcher de partir afin que nous puissions parler, mais lorsqu'elle croisa mon regard, elle comprit qu'elle devait me laisser. Je n'avais pas mauvais caractère, mais je me sentais comme un animal blessé : il fallait me laisser tranquille.

Je gravis l'escalier qui allait me mener à ma chambre. Je passai devant la longue rangée silencieuse que constituaient les portraits de famille. Ils étaient tous accrochés sur le mur qui menait à l'étage. Tous ces visages qui me souriaient... Étais-je à ce point naïve, pour ne pas avoir remarqué que j'avais les seuls yeux bleus de la famille ? Je ne ressemblais à personne de la famille Méribel. J'avais déjà noté l'absence du portrait de ma mère, sur le mur, mais Granny m'avait toujours dit qu'elle l'avait enlevé à la suite de son décès car cela lui provoquait trop de peine. Fixant le mur, je remettais l'existence de cette femme en question. Je repris lentement ma montée des marches, avant de voir mon propre portrait. Il n'y avait pas à dire : je n'avais pas ma place sur ce mur.

Je finis mon ascension, et traversai le couloir avant de m'enfermer dans ma chambre. Une fois dans mon cocon, je me laissai tomber sur mon lit, la tête dans mon oreiller. J'avais toujours fait ça, adolescente ou enfant, quand j'étais contrariée. Je soupirai longuement dedans. Les larmes me montèrent aux yeux. Granny me manquait déjà, et même si elle m'avait menti, elle m'avait toujours montré beaucoup d'amour. J'étais partagée entre colère et tristesse. Autant je lui en voulais de m'avoir caché la

vérité, autant la chaleur de ses bras et ses mots réconfortants me manquaient.

Au bout d'une petite demi-heure à me lamenter, je me redressai sur mon lit, m'asseyant en tailleur. Je contemplai les murs pourpres, sur lesquels étaient accrochées diverses images de blues et de jazz. Que restait-il de l'adolescente qui rêvait de devenir une saxophoniste célèbre ? Grand'Pa disait souvent, quand j'étais petite, que ce n'était pas dans ce bled du Mississippi que je ferais entendre ma musique. Il avait raison. Il avait toujours eu raison. Hélas, la dernière guerre l'avait emporté. Il était parti pour la France et, n'avait même pas eu le temps d'arriver dans ce pays qu'il avait été fauché par un obus allemand. Je lui avais promis, le jour de ses funérailles, de concrétiser mon rêve pour le rendre fier. Or, onze ans plus tard, j'étais toujours dans ce « bled paumé », comme il l'appelait.

C'était sans doute une des dernières fois que je regardais ces murs. Ma tante voudrait vendre la maison à coup sûr. Elle le répétait depuis plusieurs semaines. Je commençais à croire que cette femme n'avait pas de cœur pour vouloir céder très vite la maison où elle avait grandi. À la fois malheureuse et agacée, je me levai pour aller m'asseoir face à la coiffeuse en bois. Il fallait que je trouve ce que j'allais faire de ma vie, à présent. Je soupirai en prenant une épingle à cheveux dans ma main. Au bout, il y avait une jolie émeraude turquoise. Granny me l'avait offerte pour mes douze ans, en me priant d'en prendre soin. Cette épingle était en argent et j'avais toujours été surprise d'être en possession d'un aussi beau bijou.

J'étais perdue dans mes pensées, lorsque j'entendis que l'on frappait des coups à la porte. Je me refusai d'aller ouvrir. J'étais persuadée que c'était Grace. Elle était tellement têtue ! Pas de chance pour elle, je l'étais encore plus ! J'entendis un petit bruit, puis les pas s'éloignèrent. En me retournant, je vis qu'elle avait glissé quelque chose sous ma porte. Je me levai en posant l'épingle sur la coiffeuse pour m'en approcher. Je m'agenouillai alors sur la moquette, et constatai que c'était la carte postale qu'elle m'avait donnée tout à l'heure, accompagnée d'un petit mot griffonné à la hâte :

Rien ne change l'amour que Granny te portait.